

Témoignages d'anciens décrocheurs

Marie : « Être élèves et reconnus comme des personnes. »

« Ma scolarité s'est déroulée normalement jusqu'à la quatrième, où tout a basculé. Je n'avais plus envie d'aller en cours, ça ne m'intéressait pas. J'ai redoublé ma quatrième et ma troisième ; j'ai été transférée entre-temps dans un autre collège, mais rien n'a changé. Même le brevet, j'ai tout fait pour ne pas y être. Je n'avais pas de

facilité pour le travail scolaire, je n'ai jamais été une bonne élève ; je pense que ceci a joué un rôle au départ. Je n'étais ni confiante, ni sereine. Ensuite, se sont greffés des problèmes de comportement : je préférerais être dehors à m'amuser avec mes potes que d'aller en cours. Parce qu'il n'était pas possible pour moi de passer toute une journée dans une salle de classe, cela me stressait, je ne me sentais

pas à l'aise. Je trouvais toujours un prétexte pour sortir, en disant que j'étais malade. »

Marie intègre ensuite un établissement de type « deuxième chance », avec une pédagogie individualisée et un tutorat : le Lycée de la solidarité internationale (LSI) à Paris.

« Cela a été plus facile. D'abord, le fait d'avoir un tuteur me rassurait, je me sentais moins seule. Les relations professeurs-élèves sont plus détendues, on se tutoie, on peut exprimer ce que l'on pense sans être jugé, on a

plus de liberté dans le travail. On est des élèves, mais aussi des personnes. Dans cet environnement, je me sentais bien, j'étais contente d'aller en cours et d'apprendre des choses. J'ai mené un projet santé au Sénégal, c'était une grosse responsabilité, beaucoup de travail, des rencontres et des découvertes. Cela m'a donné confiance. Après ma deuxième année au LSI, je n'étais plus la même Marie, j'avais mûri. Mais à ma sortie, cela n'a pas été simple, j'étais seule à nouveau. Heureusement, j'ai trouvé à faire un service civil volontaire. Ensuite, ça a été à nouveau le doute et la galère, car je n'ai pas de diplôme. J'aurais bien fait la formation d'animateur professionnel, mais je ressens encore la peur de me retrouver en salle de classe avec un prof. Aujourd'hui, j'ai trouvé un travail dans la mode, je suis contente d'avoir du travail, mais pas contente du travail que je fais. »

Carole : « Je ne voyais plus trop le sens de l'école. »

« J'étais plutôt une bonne élève en primaire, je n'avais pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour réussir. Au collège, j'ai commencé à m'ennuyer, je n'étais pas très motivée. J'ai redoublé ma seconde et puis j'ai arrêté. Je ne voyais plus trop le sens de l'école, je m'ennuyais énormément, j'arrivais souvent en retard pour rater la première heure de cours. Je fumais beaucoup de shit à cette époque. J'étais dans un lycée où on mettait la pression sur les élèves pour avoir de bons résultats au bac, où on était seulement motivé par les notes et la compétition. On ne nous considérait pas comme des personnes responsables, les élèves étaient infantilisés. Je me méfiais des profs et des adultes, ceux qui m'avaient

fait redoubler. Quand j'ai intégré le lycée innovant, le changement a été radical. Dans cet établissement, on n'est pas seul, chacun dans son coin. Les salles de classe sont en U et le prof n'est pas sur une estrade, au-dessus de nous. Il y a une volonté d'apprendre à travailler ensemble, une dimension collective. Ce n'était plus juste l'école, mais aussi la vie ensemble. On existe, on est reconnu, on sent qu'on a de la valeur. Dans cette structure, on nous donne des outils pour apprendre et aller chercher le savoir par nous-même, ce qui va être utile dans toute notre vie. Alors qu'à l'école classique, on apprend les matières, on n'est pas du tout autonome. Surtout, on m'a aidée à développer un projet personnel. J'ai décidé d'avoir mon bac pour aller à l'université, où je me suis inscrite en double licence sociologie et économie. Puis, j'ai arrêté la fac pour faire un CAP chapellerie et mode. Je voulais réaliser quelque chose de mes mains, m'approprier ce savoir-faire. C'est dommage qu'à l'école, on ne découvre pas les disciplines manuelles. »

Sam : « Savoir que l'on peut réussir fait aller de l'avant. »

« Je n'ai jamais été un grand fan de l'école, ni un élève assidu. Mes années de collèges ont été difficiles. Je ne voyais pas l'intérêt de m'assoier dans une classe pour apprendre des choses qui ne me plaisaient pas. Je n'arrivais pas à m'investir à fond dans ces conditions. Quand on n'est pas vraiment bon, qu'on n'est pas estimé par les professeurs, ça casse un peu le moral, ça ne donne pas envie d'aller à l'école. J'ai commencé à sécher un peu les cours. Je ne voyais pas pourquoi me lever pour avoir une éducation. J'ai été orienté en

L'ESSENTIEL

► Pourquoi et comment décroche-t-on ? Puis comment renouer avec un cursus scolaire ou professionnel ? Marie, Carole, Sam et Teddy ont entre 20 et 25 ans. Ils ont en commun d'avoir pu rebondir en intégrant des lycées innovants, de type seconde chance.

► Au fil de ces témoignages, il apparaît que la reprise de confiance en soi est l'un des principaux déclencheurs de leur sortie de trajectoire d'échec. Morceaux choisis de leurs témoignages¹, extraits d'un documentaire audiovisuel consacré aux décrocheurs.



© Gilles Piel

BEP et, comme au collège, je faisais le minimum, car les cours, comme l'électronique, ne m'intéressaient pas. J'ai continué, parce que j'ai eu peur de changer de filière et de perdre deux ans. C'est en première d'adaptation STI que j'ai complètement décroché ; physiquement et mentalement, je n'y arrivais plus. C'était une voie qui ne me correspondait pas et je ne voyais pas de métiers qui me tentaient.

Quand je suis allé au lycée intégral (Jean-Lurçat, à Paris), en première STT, j'étais défaitiste ; je me donnais encore une année avant de trouver un boulot, en me disant que je n'étais pas fait pour l'école. Or, là, on m'a appris à avoir envie d'y aller, parce qu'on m'a écouté et on a essayé de comprendre ce qui n'allait pas. J'étais dans un environnement qui met en confiance, qui ouvre la possibilité de réussir, quoi

qu'on ait fait auparavant. Les progrès que je faisais me donnaient envie d'aller en cours. Il y avait beaucoup de dialogue avec les professeurs, sur ce que je voulais faire plus tard. Dès le milieu de l'année, j'ai eu un projet d'études comme je n'avais jamais eu auparavant. J'ai pris conscience que si je lâchais l'école, je perdais quelque chose d'important. Aujourd'hui, je fais un BTS management des unités commerciales, en alternance dans une entreprise de prêt-à-porter. Ça se passe très bien et je compte poursuivre en licence. »

Teddy : « À l'école, je n'étais pas concentré, je m'évadais de mes soucis familiaux. »

« Le passage du primaire au collège a été difficile, car j'avais l'impression que les gens s'intéressaient moins à moi. Cela n'a fait que s'aggraver jusqu'à la

troisième où ma vie familiale a changé : mon père étant parti, j'ai dû travailler dans un cinéma le soir. Comme il y avait beaucoup de stress dans ma vie personnelle, je n'étais pas concentré à l'école ; j'en profitais pour m'amuser et m'évader de mes soucis. Mais si on n'est pas à fond dans la scolarité, on te colle vite une étiquette dont il est compliqué de se dépêtrer ensuite. J'ai été orienté vers un BEP mécanique, alors que je voulais continuer dans la filière générale ; même si j'avais des lacunes, je ne pensais pas que c'était irrécupérable. J'ai le sentiment qu'on met sur la touche ceux qui n'ont pas le profil pour faire des hautes études.

Aller au lycée intégral a été une seconde chance. Grâce à une bonne rédaction, j'ai intégré directement une classe de première. Cela m'a encore plus motivé. Dans cet établissement, la manière d'enseigner donne le goût d'étudier. On y est considéré comme un être à part entière. Je sais que je ne suis plus seul à vouloir réussir. Je suis très content d'avoir eu 14 au bac de français. C'est la première fois dans ma scolarité où je suis à l'aise. Je vais en terminale, avec le temps choisi. Je peux me gérer seul ; depuis le départ de mon père, je supporte mal l'autorité. J'essaie de venir le plus possible au lycée, sachant que je termine mon travail très tard le soir. Dans les matières où j'ai des facilités, j'aide les autres et vice versa ; c'est formidable pour combler ses lacunes. Au collège, personne ne s'entraide, parce qu'on est obnubilé par nos propres soucis scolaires. Quand je discute avec des élèves d'autres lycées, je me sens comme eux, même si nous n'avons pas eu le même parcours. On est dans le même combat : décrocher notre bac. Et maintenant, je suis bachelier. » ■

Propos synthétisés par Nathalie Quéruel, journaliste.

1. Paroles sur le décrochage, documentaire audiovisuel réalisé par Sabrina Malek (2009). Édité par l'association Son et Image avec le soutien de la Fondation de France.